

divisaient la vallée en bassins dans lesquels l'eau s'étalait à de grandes distances et fécondait les terres où s'élevaient ces villes splendides dont on ne voit aujourd'hui que les ruines. C'est que le Nil a peu à peu usé les seuils qui l'arrêtaient; son lit s'est creusé, le niveau a baissé et le sol qu'il arrosait jadis est maintenant un désert aride.

L'idée d'aménager les eaux du Nil et de régulariser ses crues a depuis longtemps préoccupé les esprits sérieux. Sir Samuel Baker a proposé d'élever des digues aux principales cataractes et de rétablir ainsi les anciens bassins, ce qui permettrait de disposer en tout temps de la quantité d'eau nécessaire aux diverses cultures. En complétant ces travaux par des canaux et écluses, on créerait une magnifique voie navigable pour pénétrer jusqu'au centre du grand continent.

Ce projet n'est pas irréalisable. Sur l'initiative d'un Français, M. le docteur de la Motte, une société sérieuse a été créée, pour le mettre à exécution, au moins en partie. Mais il faudrait de la tranquillité, de bonnes finances et un gouvernement régulier. Tout cela manque aujourd'hui à l'Égypte, qui est menacée d'un immense danger par la perte du Soudan. Sir Samuel Baker a le premier signalé ce danger, dont on ne paraît pas se préoccuper cependant. Si l'on établissait, dit-il, un barrage sur le Nil blanc en amont de Khartoum, en arrêterait ses eaux pendant quelques jours et sa conjonction avec le Nil bleu ne se faisant plus à temps, l'Égypte n'aurait plus une quantité d'eau suffisante. Il en serait de même si les habitants riverains employaient largement les eaux pour irriguer leurs terres. La haute vallée serait transformée en jardin; mais que deviendrait l'Égypte?

Méhémét-Ali et ses successeurs, en s'emparant du Soudan, avaient en vue d'éviter ce danger, car ils savaient que les sources du Nil peuvent être troublées de mille façons et que si ces bassins supérieurs ne sont pas gouvernés *par elle* ils peuvent être tournés *contre elle*.

Malheureusement l'Égypte a perdu le Soudan; elle n'a plus d'armée pour le reconquérir et l'Angleterre est impuissante à le lui rendre. Le colonel Debize expose la situation produite par les derniers événements et termine, en disant que la France ne peut y rester indifférente, car elle a en Égypte des intérêts majeurs à sauvegarder. Elle doit aussi veiller à la route des Indes, car elle est à la veille d'y avoir un empire colonial important. C'est donc avec satisfaction qu'on apprend que Obock va enfin sortir de l'oubli dans lequel il est plongé depuis longtemps. C'est un pied que nous posons sur cette partie du continent et qui nous mettra à même de développer notre commerce et d'asseoir notre influence sur le royaume voisin d'Abyssinie qui est peut-être appelé à jouer un grand rôle dans l'avenir.

M. Desgrand, le président, donne ensuite quelques détails sur l'importance des sociétés et des idées religieuses dans l'Afrique mahométane. Il parle de l'ordre de Sidi Abdel-Kader-el-Yhelani, auquel appartient le Madhi du Soudan et de la secte des *Senoussis*, dont le foyer est dans la Cyrénaïque et qui étend son influence sur l'Algérie. Si ces sectes, aujourd'hui rivales, s'entendaient, nos possessions africaines seraient en danger. L'orateur conclut que la France doit éviter de mécontenter les Arabes et exploiter, au contraire, la rivalité qui existe entre les Soudaniens et les *Senoussis*. Il ajoute qu'il eût été peut-être imprudent d'appeler les Turcs au Soudan, car ces diverses factions musulmanes, une fois en présence, auraient pu reconstituer le *panislamisme* et se concerter pour combattre l'ennemi commun, le *Chrétien*.